

SALUT ET VIE CHRÉTIENNE

1. *Justification et sanctification*

1. Définition

Classiquement, le christianisme, tant catholique que protestant, distingue deux aspects de la vie chrétienne qu'il nomme le premier « justification » et le second « sanctification ». Ces termes, très utilisés il y a encore un siècle dans les églises, tendent aujourd'hui à disparaître de leur vocabulaire, à tomber en désuétude ; je commence, donc, par les définir, par en indiquer le sens.

1. On appelle « justification » le pardon ou la rémission des péchés. Dieu décide de ne pas en tenir compte, de ne pas punir nos fautes, de ne pas sanctionner nos manquements. Il efface et annule le contentieux qui nous opposait à lui. Justification équivaut pratiquement à salut : la justification est l'acte par lequel Dieu nous sauve.

2. La sanctification désigne la manière dont le croyant doit vivre, le chemin qui le conduit à mener son existence selon la volonté de Dieu. C'est le processus par lequel se transforment ses sentiments, ses comportements, ses attitudes tant intérieures qu'extérieures, c'est l'installation progressive d'une manière d'être et d'agir en conformité avec l'idéal évangélique.

La justification relève de la sotériologie c'est-à-dire de la doctrine du salut, et elle concerne notre relation avec Dieu. La sanctification relève de l'éthique c'est-à-dire de la doctrine de la vie chrétienne et elle concerne notre relation avec nos proches, avec nos semblables, avec le monde, et aussi avec nous-mêmes. Il s'agit donc de deux domaines ou de deux chapitres différents qu'il ne faut pas mélanger, même s'ils ont d'étroits rapports, même s'ils s'impliquent mutuellement et se recourent constamment. Le premier porte sur la réconciliation de l'être humain avec Dieu, le second traite de la piété, de la pratique et de la morale chrétiennes.

Comment comprendre le lien entre la justification (le salut que Dieu nous accorde) et la sanctification (la vie croyante, l'obéissance chrétienne) ? À cette question, on a proposé trois réponses différentes.

2. La sanctification, chemin vers la justification.

La première réponse domine dans le catholicisme classique. Contrairement à ce que les protestants ont parfois prétendu, l'Église romaine n'a jamais enseigné le salut par les œuvres. Avec le protestantisme, et comme lui, elle affirme que c'est Dieu et Dieu seul qui sauve, et qu'il le fait par grâce ; sans grâce pas de salut. Le concile de Trente déclare en 1547 :

« Si quelqu'un dit que l'homme peut être justifié devant Dieu par ses œuvres... sans la grâce divine venant par Jésus-Christ, qu'il soit anathème »

Où donc se situent la différence et le désaccord ? Ils portent sur la manière de comprendre la grâce et son action. Selon la Réforme, elle représente une acte de Dieu qui change notre relation avec lui, tandis que le catholicisme du seizième siècle y voit

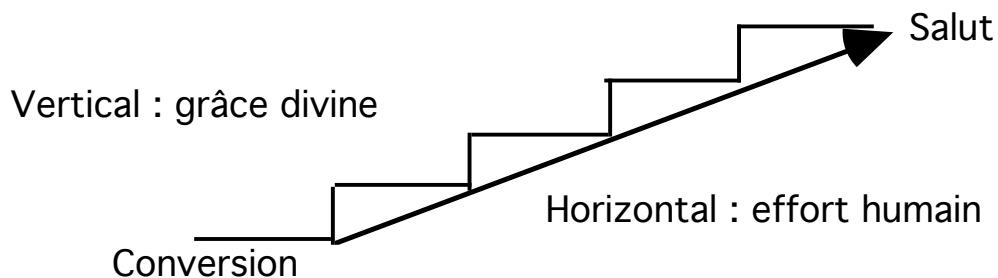
une force ou une puissance surnaturelle que Dieu met à la disposition de l'être humain afin de l'aider à avancer sur le chemin du salut. Les adversaires du luthéranisme, pour répondre à la *Confession d'Augsbourg*, rédigent en 1530 une *Confutatio* où on lit que « Dieu nous donne une grâce initiale qui nous rend capable d'acquérir des mérites en vue de notre salut ». Dix-sept ans plus tard, le Concile de Trente déclare qu'au départ, Dieu par Jésus-Christ donne sa « grâce prévenante » aux pécheurs « sans aucun mérite en eux », mais qu'ensuite, ils doivent « se tourner vers la justification... en acquiesçant et coopérant librement à cette même grâce... L'homme lui-même n'est pas totalement sans rien faire... il accueille cette inspiration qu'il lui est possible de rejeter ;... pourtant sans la grâce divine, il lui est impossible, par sa propre volonté d'aller vers la justice en présence de Dieu ». Le *Catéchisme de l'Église catholique*, publié en 1992 reprend le même thème :

« L'action... de Dieu est première par son impulsion, et le libre agir de l'homme est second en sa collaboration... Personne ne peut mériter la grâce première... nous pouvons ensuite mériter... les grâces utiles pour notre sanctification, pour la croissance de la grâce et de la charité, comme pour l'obtention de la vie éternelle. »

En 2005, paraît un abrégé du catéchisme de l'Église catholique, préparé par le Cardinal Ratzinger, devenu entre temps pape. Il déclare :

« La grâce prévient, prépare et suscite la libre réponse de l'homme ... Le mérite est ce qui donne droit à une récompense pour une action bonne. Dans ses rapports avec Dieu, l'homme de lui-même, ne peut rien mériter, ayant tout reçu gratuitement de Dieu. Néanmoins, Dieu lui donne la possibilité d'acquérir des mérites ... qui doivent être attribués avant tout à la grâce divine et ensuite à la volonté libre de l'homme. »

Que veulent dire ces déclarations, rédigées dans un langage très ecclésiastique très « langue de bois » à nos oreilles ? Pour les éclairer, je me sers d'une image. On pourrait comparer le croyant, tel que le voit le catholicisme, à un lilliputien qui aurait à gravir un gigantesque escalier aux marches beaucoup trop hautes pour lui. La grâce le hisse en haut de la première marche ; il doit aller ensuite vers la marche suivante. S'il fait cet effort, il recevra une nouvelle grâce qui lui permettra d'accéder au niveau supérieur, et ainsi de suite jusqu'au bout.



Dans cette perspective, la vie chrétienne se caractérise, selon une expression de Roland de Pury, par « l'utilisation méritoire de la grâce toujours première et toujours gratuite ». Nous recevons de Dieu, dans un premier temps, le don immérité de la grâce ; sans elle, nous ne pourrions rien faire. Toutefois, il nous faut savoir, dans un second temps, nous servir de cette grâce donnée par Dieu pour qu'elle soit féconde et porte des fruits. Nous avons besoin de la grâce imméritée ; elle nous est nécessaire, sans elle nous ne pouvons rien faire. Pourtant, elle ne suffit pas ; il dépend de nous qu'elle ne soit pas stérile et

vaine ; elle doit se prolonger dans une grâce partiellement méritée. La grâce imméritée met en route une progression à laquelle il nous faut collaborer. Le processus ainsi déclenché aboutit au salut, qui se situe au terme du chemin. Il vient récompenser et couronner une vie chrétienne qui a su recevoir et bien utiliser la grâce imméritée qui lui a été accordée. Alors que la Réforme voit dans la foi le salut opérant irrésistiblement en nous, le Concile de Trente la considère comme « le commencement du salut ». Pour le catholicisme, le message, la bonne nouvelle du salut, c'est : « Dieu vous donne les moyens nécessaires, les moyens qui sans lui vous manquent, de mériter et d'obtenir le salut ; à vous de les bien utiliser ».

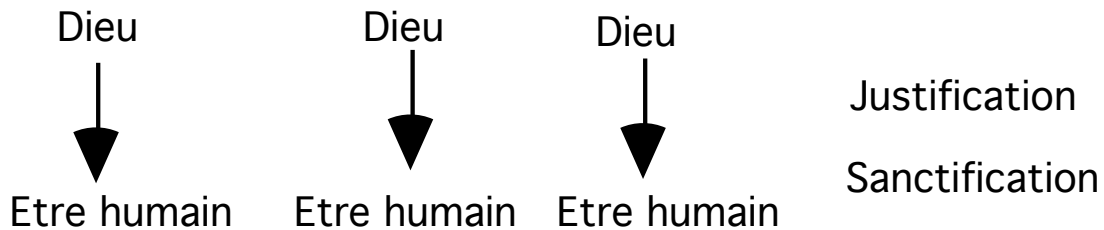
3. La justification englobant la sanctification

La deuxième réponse se situe dans une logique fréquente dans le luthéranisme, et qui a été reprise par les théologies existentielles contemporaines. Elle voit dans la grâce non pas une force que Dieu met à notre disposition, mais l'acte de Dieu qui pardonne et sauve sans condition, sans rien exiger de nous. Alors que Dieu devrait normalement rejeter et condamner les êtres humains que leur péché a totalement coupés de lui, voilà qu'il décide, par le Christ, de ne pas tenir compte de leur faute, de leur pardonner, de les adopter, de nouer avec eux des relations, de les traiter comme s'ils n'étaient pas des pécheurs. La célèbre formule *simul justus simul peccator* (à la fois, en même temps juste et pécheur) exprime bien le paradoxe de la grâce. Le pécheur se trouve dans la condition d'un juste ; le croyant se sait à la fois inacceptable à cause de ce qu'il est, et, cependant, accepté par Dieu.

Le croyant justifié reste pécheur. Son péché ne s'évanouit pas. Le plus fidèle d'entre nous demeure radicalement insuffisant ; la faute continue à le marquer. Sa vie ne devient pas sainte comme par un coup de baguette magique. Il a toujours besoin de prier Dieu pour lui demander « pardonne-moi mes offenses ». L'acte de Dieu qui décide de ne pas en tenir compte se renouvelle à chaque instant, de manière toujours aussi surprenante. Nous ne cessons pas d'être inacceptables, et Dieu ne cesse pas de nous accepter en dépit de ce que nous sommes. Ma justification, mon salut se passe toujours aujourd'hui, dans le moment que je suis en train de vivre, dans mon présent. La bonne nouvelle de l'évangile, c'est : « Aujourd'hui un sauveur vous est né » (Lc 2, 11) « Aujourd'hui, le salut entre dans cette maison » (Lc 19,9) ; « Voici maintenant le temps du salut ». (2 Co 6, 2). Aujourd'hui, maintenant, pas hier, ni demain. La parole qui me fait grâce, qui me justifie, qui me sauve, ne se trouve jamais derrière moi, dans mon passé. « Elle est dite chaque fois dans l'instant », écrit Bultmann. Elle n'est jamais un acquis, il nous faut toujours la recevoir à nouveau. Il n'y a donc pas un « après » ou une suite de la justification. Mon collègue Jean Ansaldi a justement noté que Luther ne traite et ne se soucie jamais de ce qui fait suite à la justification. Il ne le peut pas, car, pour lui, je vis toujours le moment de mon salut, je ne me trouve jamais au-delà. « C'est tous les jours que je dois être déclaré mort, et tous les jours que la foi et la repentance me réintroduisent dans la communion avec Dieu ». On vit toujours le moment de sa conversion et de son salut ; on ne se trouve jamais au lendemain. On a à se convertir (ou plus exactement à se faire convertir par Dieu) à tout moment, on n'est jamais un converti.

Le chrétien n'est pas un « born again », quelqu'un qui est né de nouveau dans le passé, mais quelqu'un qui a à naître de nouveau dans le présent. On ne devient pas un sauvé, comme un jour on devient bachelier, docteur en théologie ou retraité : on change à un

moment donné de statut, et puis c'est fait, c'est irréversible. Au contraire, Dieu nous sauve sans cesse à nouveau. Bultmann illustre cette manière de voir par un beau vers de Rilke : « Dieu est le visiteur qui va toujours son chemin » : le visiteur qui ne cesse d'entrer chez moi, mais ne s'y fixe ni ne s'y établit jamais, le visiteur qui ne manque pas de venir, qui ne fait pas défaut, mais dont la venue est toujours pour moi inattendue. De même, le salut surgit toujours inopinément dans ma vie, et il ne s'y installe pas. À chaque moment, il arrive, comme si c'était la première fois, et il me surprend.

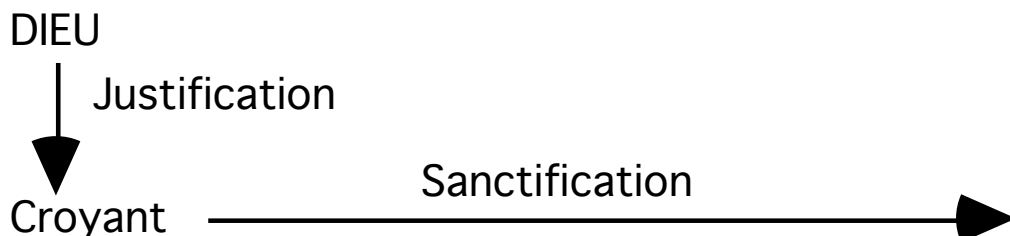


Le chrétien ne vit que de ce que Dieu fait en lui à chaque moment, et il en dépend totalement. Son être et son action découlent d'un acte de Dieu dont il ne dispose pas, et non d'une logique ou d'une discipline qu'il pourrait gérer. La sanctification ne s'organise pas ; elle se vit comme un événement. Elle correspond à la pointe de la flèche qui représente la justification. Dans cette perspective, il n'y a pas de sanctification autonome qui se développerait selon une logique, une pédagogie et une autonomie propres. La sanctification ne se déploie pas dans une progression et un développement. Elle est l'impact de la justification.

4. La sanctification suite de la justification

La troisième réponse se rencontre principalement chez les réformés. Eux aussi conçoivent la grâce comme la décision divine de ne pas tenir compte du péché, d'entrer en relation avec le pécheur et de l'adopter malgré sa faute. Cependant, à la différence des luthériens, ils estiment qu'il s'agit d'une décision prise et inscrite dans la vie du croyant une fois pour toutes. Elle est acquise, définitive. Elle ne se répète pas, ni ne se renouvelle à chaque instant. La justification prend place au début de la vie chrétienne ; elle en constitue le moment initial, le point de départ. Après la justification, vient la sanctification qui lui fait suite, en est la conséquence.

Les réformés distinguent deux moments successifs qui s'enchaînent, découlent l'un de l'autre, sans, pour cela, se confondre. Cette position peut se schématiser ainsi :



Selon le catholicisme classique, la sanctification aboutit à la justification. Le salut se situe, à ses yeux, dans l'avenir et représente le but vers lequel le croyant se dirige avec l'aide de Dieu. Le luthéranisme fait coïncider justification et sanctification. Selon lui, le salut se situe dans le présent que je vis, et la sanctification le reflète et l'exprime. Pour

les réformés, la justification est faite, le salut accordé. Il n'y a pas à y revenir ni à s'en préoccuper. Il s'agit d'un problème résolu, d'une affaire réglée et classée. La grâce est inamissible, Dieu ne la retire pas (là réside la grande différence entre la conception janséniste et la conception réformée de la grâce). En 1523, le Réformateur de Strasbourg, Martin Bucer écrit : « Le croyant n'a pas à se soucier de son salut individuel, car il sait que le Dieu éternel et paternel s'occupe de lui comme de son cher enfant et a fait le nécessaire ».

Au dix-neuvième siècle, le calviniste genevois César Malan déclare : "C'est offenser Dieu que de le prier pour un salut qu'il nous affirme avoir accompli".

Un théologien réformé allemand de la même époque, à qui un piétiste demandait : « quand vous êtes-vous converti ? » a répondu : « À Golgotha ». J'ai été sauvé il y a deux mille ans à Golgotha. Mon salut remonte même plus haut, à un décret éternel de Dieu antérieur à la fondation du monde (Ep 1, 4). Il appartient à l'histoire ancienne. Je n'ai pas à me préoccuper de mon salut ; je suis sauvé depuis bien longtemps. Que le Christ soit mon sauveur est un fait acquis, irréversible. Il faut maintenant qu'il devienne le Seigneur de ma vie : cela seul doit maintenant me préoccuper. Le réformé est un militant de Dieu sans aucune inquiétude pour son propre sort. On le constate dans les testaments réformés des seizième et dix-septième siècles. Les testaments catholiques comportent en moyenne deux pages pour implorer la miséricorde divine, pour supplier le Christ de sauver le testateur, de l'accueillir dans son paradis. Ils implorent l'intercession de la vierge et des saints. Ils demandent que l'on fasse des prières et qu'on célèbre des messes pour le repos de l'âme du défunt. Ils prévoient des donations pieuses afin de rendre Dieu plus indulgent à leur égard. Dans les testaments réformés, on trouve une dizaine de lignes qui déclarent tranquillement : « Dieu m'a sauvé, c'est bien ; voyons ce que je peux faire de mes biens pour agir selon sa volonté. »

5. Trois comparaisons

Trois images ou paraboles peuvent illustrer les positions en présence.

1. On pourrait comparer le salut, tel que le comprend le catholicisme traditionnel, à un garçon et à une fille qui éprouvent de l'attirance l'un pour l'autre, et qui mettent en place un système de rencontres, une pédagogie et une stratégie qui leur permettront de faire naître et grandir un véritable amour. Tandis que le salut tel que le conçoit la logique de type luthérien ressemble à un coup de foudre qui à chaque moment doit se renouveler et s'actualiser (je rappelle que Luther est entré au couvent après failli être foudroyé). Selon la logique réformée, il y au départ le coup de foudre ; ensuite, il faut vivre ensemble, organiser l'existence, inscrire l'amour qui a jailli dans la durée.

2. J'emprunte la deuxième image à un ami hindou (l'hindouisme a connu des débats tout à fait parallèles à ceux du christianisme). Cet ami distinguait et opposait « la grâce du chat » et « la grâce du singe ». Quand un bébé singe se trouve en danger, quand quelque chose le menace, sa mère court à lui et le petit s'accroche, s'agrippe à ses épaules. Pendant que sa mère l'emporte, il se tient, et il lui faut se tenir solidement. Il ne peut pas se tirer d'affaire tout seul ; il a besoin de sa mère, mais il doit aussi participer. S'il lâche prise, il sera perdu. Nous avons là une image du salut tel que le comprend le catholicisme classique.

Quand un chaton court un risque, quand un péril le guette, la mère chatte se précipite, le prend par la peau du cou, l'emporte dans un lieu sûr, et le met hors de danger, sans qu'il coopère. Il reste passif, il lui arrive même de se débattre. Sa mère fait tout le travail. Nous avons là une parabole du salut tel que le comprend le protestantisme classique. On pourrait ajouter que le luthérien se sent toujours dans la situation du chaton que sa mère emporte, alors que le réformé se sent tiré d'affaire, parvenu en un lieu sûr. Le luthérien est toujours en train d'être sauvé ; le réformé a été sauvé.

3. La troisième image se réfère aux récits bibliques, et en particulier à l'exode.

Pour les catholiques, les chrétiens sont semblable aux hébreux dans le désert du Sinaï, après l'exode. Ils sont sortis d'Égypte, ils ont reçu une première grâce qui les a délivrés de leur condition d'esclaves, mais ils ne sont pas parvenus à la terre promise, au salut. Ils doivent marcher, se battre, souffrir pour l'atteindre. Si Dieu n'avait pas frappé le pharaon, ils ne pourraient rien faire. Mais dans le désert, ils doivent agir, si non ils n'arriveront pas à destination, le salut, la terre promise leur échappera.

Pour le luthéranisme, le salut est semblable à la manne que dans le désert du Sinaï, les hébreux affamés reçoivent tous les matins. À chaque aurore, elle leur tombe du ciel. Ils s'en nourrissent, mais ils ne peuvent pas l'emmagasiner, faire des réserves ou des provisions ; stockée, elle s'altère, s'abîme, devient immangeable. Quand le jour se lève, la manne, le salut vient à nouveau, comme si c'était la première fois, sur des gens toujours aussi démunis. On ne vit pas de ce que Dieu a donné hier, mais de ce qu'il donne gratuitement aujourd'hui. « Nous sommes toujours des mendiants » aurait déclaré Luther juste avant de mourir.

Les réformés assimileraient plutôt les chrétiens au peuple installé dans la terre promise. Dieu l'a sauvé, l'a libéré d'Égypte, l'a fait sortir du désert. Il lui a donné un pays. Ce pays, Israël doit maintenant l'aménager, le cultiver, l'exploiter. Il vit du don de Dieu, mais ce don le met devant une tâche à accomplir et des responsabilités à assumer. Le croyant n'est pas un voyageur cheminant vers une destination à atteindre ; il n'est pas un mendiant de la grâce ; il est devenu un ouvrier dans la vigne, un semeur et un moissonneur dans le champ. Théologie du nomade, théologie du paysan, cette tension qui traverse une partie de l'Ancien Testament se retrouve à l'intérieur du protestantisme.

Conclusion

Voilà donc les trois manières dont on a conjugué justification et sanctification. Bien sûr, il ne faut pas radicalement les opposer ; elles se trouvent toutes les trois dans la Bible, et chaque croyant les associe, les combine dans sa foi. Il n'en demeure pas moins que selon celle que l'on privilégie, on aboutit à des conceptions différentes de la pratique chrétienne. Quand on adopte la première option, la grande affaire de la vie chrétienne est de mériter par sa piété et ses bonnes œuvres le salut, et il ne faut pas que les travaux et préoccupations de ce monde nous fassent oublier cette priorité, nous en détournent, nous en distraient. La sanctification est subordonnée à la justification. Lorsqu'on se rattache à la deuxième option et qu'on insiste sur le salut au présent, l'essentiel est d'aménager des moments à part pour rencontrer Dieu, de prévoir des temps où on s'isole dans une sorte de tête-à-tête avec lui d'où tout le reste est exclu. Les affaires de cette terre n'ont pas grande importance spirituelle. L'évangile, écrivait au début du vingtième siècle le luthérien Harnack, c'est « Dieu et l'âme ». La justification éclipse la sanctification. Pour la troisième option, celle dominante chez les réformés, l'évangile

c'est Dieu et l'âme, certes, mais c'est aussi ce monde où témoigner, où travailler, où lutter pour le changer ne fut-ce qu'un tout petit peu. La justification engendre la sanctification, ce n'est plus le salut qui doit nous préoccuper, ni la culture de la piété, mais l'engagement, l'action dans le monde, comme témoin, artisan ou ouvrier du Royaume.

2. Le salut

1. La question posée

Je termine ce week-end avec ce par quoi j'aurais pu et peut-être dû le commencer, à savoir la notion de salut. Je raconte d'abord deux petites anecdotes.

Première anecdote. Il y a une vingtaine d'années, j'enregistrais une interview pour l'émission protestante de la télévision française. En réponse à une question, j'ai employé le mot « salut ». Le réalisateur a immédiatement arrêté l'enregistrement et m'a dit : « vous venez d'employer un mot qui pour la plupart des téléspectateurs a un sens très vague, qu'ils ne comprennent pas, il faut que vous l'expliquiez ».

La deuxième anecdote se passe aux États-Unis. Dans l'Indiana, les différentes églises protestantes d'une petite ville décident d'entreprendre ensemble une grande campagne d'évangélisation sur le thème « Jésus notre sauveur ». Cette campagne commence par un défilé des chorales, des orchestres, des groupes de jeunes des diverses églises, avec d'immenses pancartes : « Jésus est la réponse », « L'évangile est la solution ». Le lendemain, le journal local publie une photographie de ce défilé, avec le commentaire suivant : « ils ont seulement oublié de nous dire de quelle question ou de quel problème il s'agit ».

De ces anecdotes, je tire deux leçons. D'abord qu'après avoir été un mot-clef du monde occidental et après avoir désigné sa préoccupation majeure, le terme de salut a perdu son sens, il n'éveille plus grand chose chez nos contemporains. Dans une de ses prédications, Tillich déclare : « il faut sauver le salut », par quoi il entend qu'il faut rendre à ce terme sa valeur, lui redonner une puissance et une signification qui s'est ternie, effacée. Ensuite, seconde leçon, pour comprendre de quoi il s'agit, pour expliquer ce que veut dire « le salut », on doit se demander : « De quoi nous sommes sauvés ? Qu'est ce qui pèse sur l'être humain et demande que l'on vienne à son secours ? Qu'est ce qui le menace et le fait souffrir ? »

2. Les différents aspects du salut

À travers les âges, les chrétiens ont donné cinq réponses à cette question, ce qui a entraîné cinq manières de présenter le salut.

La première, la plus classique, affirme que le Christ délivre l'être humain de la culpabilité due à ses manquements à la loi divine. Il lève la condamnation que nous avons méritée, il nous dispense de la subir. Le salut signifie ici, avant tout, le pardon de nos fautes, l'acquiescement ou l'amnistie du coupable. On le présente donc dans des catégories juridiques. À mon sens, ces catégories, même si elles ne manquent pas en elles-mêmes de pertinence, même si pendant ce week-end je les ai passablement employées parce qu'elles sont commodes et classiques, ne correspondent plus à notre

conception du monde, ni à notre sensibilité, et elles rendent étranger et lointain le message central de l'évangile. Heureusement, il existe d'autres réponses.

La deuxième déclare que le Christ dissipe les contradictions, les inepties et les folies avec lesquelles les êtres humains se trouvent continuellement aux prises et dont ils sont victimes. Le monde nous paraît incohérent, illogique, régi par des mécanismes aberrants. Notre propre destinée constitue pour nous une énigme parfois cruelle, toujours insoluble. Nous avons l'impression de mener une vie stupide dans un monde de fous. Ici, le salut consiste dans l'annonce de la lumière et de la présence de Dieu qui donnent sens à notre vie. La grâce nous délivre de l'absurdité, en nous dévoilant la raison d'être des humains et de tout ce qui existe. Cette délivrance de l'absurde correspond beaucoup mieux à la sensibilité contemporaine que le thème de l'amnistie (on sait combien depuis Kafka jusqu'à Cioran, en passant par Camus et Sartre, la philosophie et la littérature du vingtième siècle ont développé le thème de l'absurde). Ici, proclamer la justification gratuite consiste à dire : « vous n'arrivez pas à découvrir le sens par vous-même, mais l'évangile vous le révèle, vous pouvez le recevoir, et il éclairera votre existence. Même si vous n'avez pas une pleine lumière, vous n'êtes pas condamnés à une totale obscurité ».

Pour la troisième réponse, le salut signifie que le Christ arrache l'être humain à la mort qui le supprime et l'anéantit. Notre personnalité ne disparaît pas au moment de notre décès, non pas parce qu'une partie d'elle, l'âme serait naturellement immortelle (l'âme meurt comme le corps), mais parce que Dieu lui redonne vie, la ressuscite. Or, la mort a toujours profondément angoissé les êtres humains. Cette angoisse prend aujourd'hui une nouvelle forme, plus seulement individuelle, mais écologique : nous avons conscience que l'humanité en son ensemble se trouve menacée par l'épuisement des ressources naturelles de la terre, par l'accroissement de la pollution, par toutes sortes de catastrophes sanitaires ou technologiques. Ici, le message de l'évangile annonce que nous ne sommes pas destinés au néant, que Dieu nous ouvre un avenir. Le message de Pâques, celui de la résurrection retentit comme un espoir et un appel à lutter contre les puissances destructives de la mort.

La quatrième réponse souligne que Dieu renverse et détrône les puissances qui nous asservissent. Dans notre monde, quantité de forces imaginaires ou réelles dominent l'être humain, l'oppriment et l'écrasent. Le salut nous en délivre et nous fait accéder à la liberté. On l'a autrefois affirmé face aux superstitions, aux croyances magiques et démoniaques qui ont longtemps terrorisé les gens. Les théologiens de la libération le proclament aujourd'hui devant les tyrannies sociales, économiques et politiques qui sévissent à notre époque.

Cinquième réponse. Le salut est une présence aimante. Dieu, selon une expression de Whitehead, est pour nous le compagnon des bons et des mauvais jours. Dans les sociétés modernes, l'être humain se sent souvent seul, isolé, et abandonné. Personne ne fait attention à lui, ni ne s'occupe de lui. Il se trouve devant des machines, postes de télévision, magnéscope, lecteurs de DVD, téléphone, Fax, internets qui le distraient, l'occupent, qui permettent quantité de communications, mais pas de rencontre ni de compagnonnage véritables. Ces instruments multiplient en même temps les échanges et l'isolement. Dans les grandes villes, on constate que la foule favorise l'anonymat, la dépersonnalisation, l'absence de contacts. On peut y passer des semaines entières et croiser, côtoyer des milliers de personnes sans vraiment parler avec quelqu'un. Nos

voisins deviennent des inconnus, des étrangers, et nous n'avons plus de proches. Ici, le salut est la découverte qu'en Dieu, qu'en Christ nous avons un ami « l'ami suprême », « l'ami le plus fidèle de tous » selon les paroles d'un de nos cantiques. Ce thème a eu un grand impact la fin du dix-neuvième siècle, au moment où la société industrielle transformait les villes européennes.

Conclusion : Je conclus par trois remarques

Premièrement, je viens de signaler cinq des formes que prend la détresse humaine. Je ne prétends pas avoir été complet. Il existe d'autres misères et probablement de nouvelles surgiront dans l'avenir qui orienteront différemment l'annonce et l'expérience du salut. Cette diversité montre qu'il n'y a pas une seule manière d'annoncer l'évangile, de comprendre, de recevoir et de vivre le salut. Nous ne devons pas exiger que tout le monde passe par le même itinéraire. Cela n'a pas grand sens d'annoncer le pardon à des gens qui ne sont pas tenaillés par le sentiment de leur culpabilité, mais par la détresse de l'isolement, même s'il est vrai qu'ils ont aussi besoin de pardon. Il faut tenir compte des formes multiples de l'expérience humaine et chercher à diversifier notre présentation de l'évangile plutôt qu'à l'unifier.

Deuxièmement, cette pluralité ou cette diversité renvoie, cependant, à une unité profonde. Quantité de forces de malheur, de négation, de destruction attaquent notre être. Le salut est la puissance qui nous est donnée gratuitement et qui nous rend capable de les affronter et de les surmonter. Dans un langage philosophique, celui proposé par Tillich, le message de salut, c'est que la puissance de l'être l'emporte sur le non-être, le domine et l'empêche de nous engloutir.

Troisièmement, contre ce qui menace notre être et risque de le désagréger, l'évangile affirme que le pardon, la vie, le sens, la liberté, la communauté ne nous manqueront pas, que Dieu ne cessera de nous les donner. Cette réponse n'élimine pas les problèmes. Ni la faute, ni la mort, ni le doute, ni la misère sociale, ni l'isolement ne disparaissent comme par enchantement. La grâce ne nous épargne rien ; elle ne supprime pas les problèmes ou les épreuves ; elle donne à la foi le courage de les affronter. Elle empêche que le renoncement, la démission, le désespoir, la force nous submergent. La grâce ne fait pas disparaître nos limites, nos fragilités, notre vulnérabilité ; elle nous permet, malgré nos manques et nos souffrances, en dépit de tout ce qui pèse sur nous, d'aller de l'avant. Le salut ne consiste pas à être préservé, mais à recevoir la force de faire face.

Pomeyrol, janvier 2006 André Gounelle